

Right Here (Les amants de Ferrers)

I can feel it coming
Coming all around
And it's like a river
Right here
Right here
Right here

Can't you hear it calling
Down into the wood
Deep down the ocean
Right here
Right here
Right here

Nothing's gonna stop me
Gotta dance all night
Gotta be all right
Right here
Right here
Right here

I can feel it coming
Coming all around
And it's like a river
Right here
Right here
Right here
Right here
Right here

Vois là j... voie (Sur la route d'Orphée)

Eurydice :
« Va
Un petit bout de moi
Fait écho en toi
Me met sur ta voie
Là

Vois
Ce petit bout, ce rien
Qui fait son chemin
Là, te prend la main

Viens !
Enfin !
Le lien
Divin

L'âme qui me manque
L'amour qui me hante
Est là !
Là !
Là !
Là !
Il est la... »

Orphée :
« Joie !
Qui repousse le drame
Qui jouit, qui se trame
La barque et les rames
Dame !

Dame !
Nous voyageons sur l'eau
Le temps est au beau
L'on regarde en haut

Oh !
Allo ?
L'écho
D'en haut

L'amour qui me manque
L'âme qui me hante
Est là !
Là !
Là !
Là !
Elle est la...
Voie ! »

Ce cœur tout rouge, mon âme bleue (Chansons pour Isabelle)

Je n'ai pas su pardonner
Je ne le peux
A moins de me mettre à pleurer
Et d'ouvrir mon cœur en deux

Ce cœur tout rouge
Oh, rouge ! Oh, rouge !
Mon âme bleue
Oh, bleue ! Oh, bleue !
Oh, bleue

Je me suis murée dans le silence
Je le veux
Pour le paradis, trouver le sens
De l'heureux

Ce cœur tout rouge
Oh, rouge ! Oh, rouge !
Mon âme bleue
Oh, bleue ! Oh, bleue !
Oh, bleue !

J'aimerais savoir si tu m'aimes
Un peu
Si mon amour pour toi vaut la peine
Je veux

Ce cœur tout rouge
Oh, rouge ! Oh, rouge !
Mon âme bleue
Oh, bleue ! Oh, bleue !
Oh, bleue !

Ce cœur qui bouge
Oh, bouge ! Oh, bouge !
Mon âme en Dieu
En Dieu, en Dieu
Oh, Dieu !
Oh, Dieu !

T'es ma branche (Chansons pour Isabelle)

Rassure-moi
Viens me voir
Dis-moi tout
De ta vie
Tes émois
Fais-moi boire
Jusqu'au bout
Tes envies

Viens me porter secours

Faire l'amour
A mon âme
Qui attend
Le signal
Le retour
A la flamme
Du printemps
Qui s'emballe

Viens me porter secours
Viens me border d'amour

Je te sens
Te poser
Dans mon arbre
Sur ma branche
Dans le vent
Murmurer
T'es mon arbre
T'es ma branche

Je viens te porter secours
Je viens te border d'amour
Fou
Fou
Fou

Parle-moi
De nature
Et d'oiseaux
Et de mer
Apprends-moi
La culture
Les bateaux
L'univers

Les astres rient (Ma toute petite transcendance)

Les astres rient
De nous revoir
Réinvestis
De tant d'espoir
Tu me souris
Et j'ose croire
A l'infini
Qui laisse choir
Les insomnies
Envie de boire
Les litanies
De la mémoire
Les j'ai envie
C'est moi qui foire
Sois là ici
Viens là ce soir

Je te vois
Comme la lune
Sur le toit
Qui s'élève
Tel un disque de fortune
Comme un ballon

Tiens une étoile !
Tiens un avion !
La jolie toile
Que nous avons !
Derrière le voile
Que nous ôtons
Tu me dévoiles
Dans l'abandon
Ce corps à voile
De Cupidon
Les plumes à poil
Des Apollons
Soufflent la voile
De la passion
Dans les étoiles
Et les chansons

Je te vois
Comme la lune
Sur le toit
Qui s'élève
Tel un disque de fortune
Comme un ballon

L'amour de tout (Ma toute petite transcendance)

Parlez-moi
Racontez-moi tout
Dites-moi, donnez-moi
Des mots tendres
Des images
Qui m'font de l'effet
Les mots clairs
Qu'il faudrait
Dire
Dès qu'on aime

Je marche
Je cours vers vous
J'y vais, je vais vite
Je m'étale
De tout mon long
Je me retourne
Je regarde
Le ciel
Bleu
Je vous aime

Vous êtes là
J'ai envie de vous
Me serrer, me blottir
Et j'en passe
Je donnerai tout
Tout ce que j'ai
Pour un jour
Vous donner
Tout
Mon amour

Ouvrez-moi
Vous, vous pouvez tout
Alléger, libérer
Dans l'espace
Ce qui fait masse
N'est pas à vous
N'est plus à moi
Mais à nous
L'amour
De tout

Parlez-moi
Racontez-moi tout
Dites-moi, donnez-moi
Des mots tendres
Des images
Qui m'font de l'effet
Les mots clairs
Qu'il faudrait
Se dire
Comme on s'aime

J'aimais Barbara (L'abbaye de chaque seconde en ta présence)

Je n'arriverai pas
Je n'ai pas envie
Je ne le peux pas
Le milieu, elle dit
Tu le sentiras
Ca n'est pas ici
Et ça n'est pas là
C'est perdre sa vie

J'aimais
Oui, j'aimais, j'aimais
J'aimais Barbara

Le chaud et le froid
Le plein et le vide
La peine et la joie
Les couleurs livides
Confiance et effroi
La matière liquide
C'est le fou, le roi
L'arrêt, le fluide

J'aimais
Oui, j'aimais, j'aimais
J'aimais Barbara

Donne-moi ses bras
Pour ne plus penser
Plus laisser faire ça
C'est humanité
Que se tenir là
Contre toi serrée
Ne plus faire que ça
Pour l'éternité

J'aimais
Oui, j'aimais, j'aimais
J'aimais Barbara

La faire apparaître (Chansons pour Isabelle)

La faire apparaître consiste peut-être à la faire disparaître
Et faire disparaître mon amour pour elle à me faire disparaître
Et peut-être me faire disparaître consiste à me faire naître
Et peut-être me faire naître consiste à me faire mettre

Je ne sais
Je ne sais

Il m'a semblé qu'elle m'aimait tout comme moi je l'aimais
Mais, comme je l'appelais et qu'elle ne venait jamais
J'ai pensé l'oublier, la tromper, l'évincer
Mais, je compris alors que ça n'était pas vrai

Je savais
Je savais
Oh, je savais

Comment dire, il m'est impossible de l'oublier
Comment dire, je ne peux imaginer ne plus l'aimer
Comment dire, sans elle, je ne sais plus où me cacher
Comment dire, un être vous manque, la terre est dépeuplée

Je le sais
Je le sais, baby
Oh, je le sais
Je le sais

La faire apparaître consiste à la faire disparaître
Faire apparaître mon amour pour elle à le faire disparaître
Et le faire disparaître consiste à le faire naître
Et le faire naître, à me faire maître

Tu le sais
Tu le sais, baby
Oh, tu le sais
Tu le sais

Le mal de vivre - Barbara

Ca ne prévient pas, ça arrive
Ca vient de loin
Ca s'est traîné de rive en rive
La gueule en coin
Et puis un matin au réveil
C'est presque rien
Mais c'est là, ça vous ensommeille
Au creux des reins

Le mal de vivre (X2)
Qu'il nous faut vivre
Vaille que vivre

On peut le mettre en bandoulière
Ou comme un bijou à la main
Comme une fleur en boutonnière
Ou juste à la place du sein
C'est pas forcément la misère
C'est pas Valmy, c'est pas Verdun
Mais c'est les larmes aux paupières
Au jour qui meurt, au jour qui vient

Le mal de vivre...

Qu'on soit de Rome ou d'Amérique
Qu'on soit de Londres ou de Pékin
Qu'on soit d'Égypte ou bien d'Afrique
Ou de la Porte Saint Martin
On fait tous la même prière
On fait tous le même chemin
Qu'il est long quand on doit le faire
Avec son mal au creux des reins

Ils ont beau vouloir nous comprendre
Ceux qui nous viennent les mains nues
Nous ne voulons plus les entendre
On ne peut pas, on n'en peut plus
Alors seul dans le silence d'une nuit qui n'en finit plus
Voilà que soudain on y pense
A ceux qui n'en sont pas revenus

Du mal de vivre
Leur mal de vivre
Qu'il devaient vivre
Vaille que vivre

Et sans prévenir, ça arrive
Ca vient de loin
Ca s'est promené de rive en rive
De rire en coin
Et puis un matin au réveil
C'est presque rien
Mais c'est là, ça vous émerveille
Au creux des reins

La joie de vivre...

Aux anges qui nous voient - Victor Hugo (Le duo des poètes – Volet I)

– Passant, qu'es-tu ? je te connais.
Mais, étant spectre, ombre et nuage,
Tu n'as plus de sexe ni d'âge.
– Je suis ta mère, et je venais !

– Et toi dont l'aile hésite et brille,
Dont l'œil est noyé de douceur,
Qu'es-tu, passant ? – Je suis ta sœur.
– Et toi, qu'es-tu ? – Je suis ta fille.

– Et toi, qu'es-tu, passant ? – Je suis
Celle à qui tu disais : « Je t'aime ! »
– Et toi ? – Je suis ton âme même. –
Oh ! cachez-moi, profondes nuits !
(Oh ! cachez-moi, profondes nuits !
Oh ! cachez-moi, profondes nuits !)

(– Et toi, qu'es-tu, passant ? – Je suis
Celle à qui tu disais : « Je t'aime ! »
– Et toi ? – Je suis ton âme même. –
Oh !
Oh !)

La beauté - Charles Baudelaire (Le duo des poètes – Volet II)

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes ;
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !
(Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre.)

La dame blanche (Les naufragés d'hier)

Je suis la dame blanche
Qui déroule ses hanches
Les ailes déployées
Dans l'ultime baiser
Comme l'oiseau sur la branche
J'ai le cœur qui s'épanche
Pour ceux que j'ai aimé
Pour ceux que j'ai chanté

J'ai aimé l'insouciance
Les folles décadences
Les vies peau de chagrin
Des esprits parisiens
Loué l'intelligence
La poésie, la chance
D'être élue, d'être bien
Dans le matin serein

Femme libre, ivre devient
Ame livre, vibre sans fin

Enfin, j'aime l'amour
Je suis fière et concours
A vous faire plaisir
Touchez-vous le désir
Quand la belle de jour
Dans ses plus beaux atours
Pudique préfère écrire
Qu'elle aime vous chérir

Absence et absinthe (Kythira)

Tu me tiens à distance et je crois que c'est pire
Que d'être abandonné, tabassé sans rien dire
J'ai perdu la parole mais je connais l'échos
De ton âme et tes larmes que tu changes en des mots
Qui vont nous transcender et élever nos cœurs
Un espace si parfait, si semblable au bonheur
Justement ça fait mal que d'être séparé
Quand on connaît la mer et son immensité

Quand je m'en vais, je pars, la couronne d'épine
Plantée là dans mon cœur, saigne, tombe la bruine
Car je sais où tu es mais il me faut quitter
Ton charisme et ton corps, tes instants de beauté
Le monde entier s'arrête avec ses kangourous
Help me someone help me, comment tenir le coup ?
Le visuel, le toucher, tous mes sens affectés
Par l'absence et l'absinthe pour mieux tout oublier
Par l'absence et l'absinthe pour mieux tout oublier
Par l'absence et l'absinthe pour mieux tout oublier
Tout oublier
Oublier
T'oublier

Tendres et épris l'un de l'autre (Chansons pour Isabelle)

Moi, je ne savais plus écrire. Mon cœur disait non, tout le temps.
Il rechignait à ce soupir, et cet étrange firmament
Où tu parlais d'absolution quand je ne savais plus que dire,
Ni penser, ni même réfléchir à ce que désire l'âme au fond.

Refusant les embruns nocturnes, délivrant ivre de passion,
Les plaintes de l'amoureuse, dans son intime floraison.

Oh, viens ma douce, que le temps vienne,
Où seront libres les amants, dégagés, libérés des peines,
Et souffrances lourdes de tourments.

La solitude ne sera plus qu'un mauvais rêve d'oiseau déchu,
Pour le poète triste et rebelle, qu'un âpre souvenir de plus.

Quand deux hirondelles dans le ciel, se jurant amour éternel,
Éternelles, et éternellement, s'adoreront dans le printemps.
Nous irons chérir la nature, sauvage, tout comme il se doit,
Honoré les bois d'aventures volages en d'intimes émois.

Je remarquais que mon exil n'avait de sens que pour toi,
Et la force, comme la sépulture, que tu aurais voulue pour moi :

Un lit de beauté bleu azur, où nos bouches iraient s'embrasser,
Un nid douillet, un cocon pur, où nos âmes iraient s'épancher.

Et je mêlais peintre et poète, chaque matin que Dieu faisait,
Arthur et Vincent de la fête, réincarnés dans ma pensée,
Faisaient un signe de la tête. Non, un hochement, têtue, hagard,
Mais acquiesçant, sereins d'espoir, à ma quête irisée de gloire.

A part toi,
Je ne veux rien vivre.

Le comprends-tu, mon cher amour ?
Faut-il que sur mon bateau ivre, moi, je t'emmène faire un tour ?
Quand, dis-moi, mon aimée, ma reine, viendras-tu
Me faire l'amour ?

Dans la nuit étoilée, j'égrène
Les astres qui sans toi restent sourds.

Que fais-tu, à cette seconde ? Où se posent donc tes yeux aimants ?
Sur quelle beauté céleste et ronde, te concentres-tu ardemment ?

Je ne sais, je n'ai que mes rêves pour me guider dans mes errances.
Somnambule, je languis, ma trêve, et abhorre la véhémence,
Qui, en mon cœur, se fait déesse, impétueuse, ridicule engeance,
Quand c'est la douceur que j'aime, et la vérité que j'encense.

Combien de romans, de poèmes me faudra-t-il pour t'émouvoir,
T'amener jusqu'au don suprême où il n'est plus question de voir les fautes
Et les imperfections d'un cœur blessé, à l'abandon,
D'un visage pâle, blême et livide en manque de respiration ?

Combien de fleurs inventées, de paysages désœuvrés
Issus d'une imagination fêlée et dérégulée par ton absence,
Sombre pensée, maudite transe, me faudra-t-il pour allumer ton désir fauve d'hyménée ?
Non, ne va pas penser, ma belle, que je te harcèle de pressions,
Chantages et autres parcelles vives de mon aliénation.
Je vais mieux et j'ai guéri celle qui naguère était déraison.

Tu le sais, et tu m'en sais gré, et même si ça n'est pas assez,
On nettoie ici les empreintes que les coups en moi ont laissées,
Les ruses fourbes et les feintes,
Les non-dits, les défunts secrets.

J'avance vers toi, mon amour, et qu'il est long le long chemin
Alliant le présent au toujours, et le crépuscule au matin.
Toi, tu ne sens pas la détresse ni la faiblesse qui dit non,
Tu ne connais que la sagesse, le calme et tes ouïs sont féconds.

Moi, tu vois, j'ai le goût du drame, même si je veux m'en séparer,
Ma barque sur l'eau est sans rame. Je me sens nue, désemparée
Quand le doute, comme la fine lame, de ma lumière vient s'emparer.

Pardonne-moi d'être si lente, si oscillante dans le danger,
Bien que ton cœur soit dans l'attente d'une âme sereine toute baignée
De la clarté reconnaissante d'un Dieu qui en moi déploierait
Les arcanes d'une vie qui chante l'époustouflante liberté.
Mais, je t'en prie, sois plus présente. J'ai besoin de toi pour aller
De l'avant et de la tourmente me sentir à jamais sauvée.
Aide à faire naître la douceur, la chaleur, la tendre insouciance
De l'enfant en moi qui arpente le labyrinthe de l'ennui,

Solitaire dans sa nuit immense, quand il n'entend plus que son cri,
Privé de paix et de confiance, d'amour et de tendresse aussi.
En proie à mes démons, les sens, le mauvais rêve se poursuit,
Qui me mure dans la violence du non quand je voudrais dire oui.

Oui à la vie, oui à l'enfance, oui aux deux moitiés réunies.
Oui à la magie, l'innocence de ce cœur qui en toi grandit.
Oui au plaisir, à la caresse, tu l'entends, n'est-ce pas, dans la nuit,
Quand, pensant à toi, ma jouissance me le fait dire, là : Oui ! Oui ! Oui !
Dis-moi que tu le sens pareil, quand nos deux esprits se rencontrent
Et s'unissent à l'aube sans sommeil, tendres et épris l'un de l'autre.
Dis-le moi, fais-le moi savoir que nos deux âmes se réclament,
Que tu me cherches, que tu me trouves, sereine et libérée du drame.

Belle métaphore onirique, je te suis à jamais dévouée
Dans cette étreinte hypothétique où tu nous aurais rassemblées.
Rassemblées.

Ma toute petite transcendance (Ma toute petite transcendance)

O, mon amour, je perdais pied
Et ne savais plus où aller
O, mon amour, je lâchais prise
Je ne savais plus qui j'étais
Et m'en remettait à ta guise

Et le décor se déroulait
J'étais l'héroïne du ciné
L'humilité jamais acquise
Me permettait de m'accorder
Et me défaire de ton emprise

Aimez-moi
Aimez-moi

Puis, tout m'enseigna la patience
Et je m'endormais dans la nuit
L'âme légère et l'abondance
Avaient confondu mon ennui
J'aimais la bonté, la clémence

Aimez-moi
Aimez-moi

Je t'ai appelée Providence
Le cœur, la lumière de ma vie
Ma toute petite transcendance
Le titre que je t'ai choisie
C'est très joli, alors tu danses ?

Aimez-moi
Aimez-moi
Aimez-moi

Rêvé pour l'hiver - Arthur Rimbaud (Le duo des poètes – Volet I)

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.

Puis, tu te sentiras la joue égratignée...
Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...
(Te courra par le cou...
Te courra par le cou...)

(L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.)

Et tu me diras : "Cherche !" en inclinant la tête,
_ Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
_ Qui voyage beaucoup...
_ Qui voyage beaucoup...
_ Qui voyage beaucoup...

Ta fiancée en blanc (11 chansons sous un arbre)

Aimes-tu ?
Aimes-tu tant l'ennui ?
L'air qui se raréfie
Là dans ta propre vie
Le démon des voyages
Qui te renvoie la cage
De tes rêves chéris
Quand tu étais petit ?

Es-tu là ?
Es-tu là avec moi ?
Quand nous marchons ensemble
Tandis que nos voix tremblent
Que nous pensons tous deux
A ce bonheur heureux
Qui nous était promis
Quand nous étions petits ?
Quand nous étions petits
Quand nous étions petits
Quand nous étions petits

Allez viens !
Je te prends dans mes bras
Et je te dis tout bas
Que le rêve est possible

Accessible
Pour ceux qui y croient fort
Au-delà de l'effort
S'étend la terre promise

Ta promesse
Ta fiancée en blanc
La belle du roman
Qui fait sens à ta vie

L'égérie
Qui révèle tes sens
Qui gémit quand tu danses
Les paupières alanguies...

A l'aimer donc ! (11 chansons sous un arbre)

Un parolier qui ne lit plus les paroles
Un musicien qui n'écoute pas d'autres musiques
Un ami qui ne répond jamais à tes lettres
Toute cette humanité qui se suicide

Remuez-vous donc !

La poésie qui ne touche plus personne
Les promesses qu'on ne tiendra jamais
Le mépris que je vois sur tes lèvres
La jalousie, ta seule façon d'aimer

Réalise donc !

L'indifférence est dans la maison
Je te demande mais tu ne m'entends pas
La peau est insensible au toucher
Toi que j'attends et qui ne viens pas

Aimons-nous donc !

Combien de larmes de crocodile ?
Combien de mots jamais prononcés ?
Combien de barrières, d'entraves débiles
Pour que tu sois enfin à ses côtés ?

A l'aimer donc !

L'amour qui dit non (11 chansons sous un arbre)

Mon amour qui dit non
S'enflamme, veut faire attention
Aux drames
Qui guettent
Les âmes

Le feu de la passion
Se trame hors de la raison
Les lames
Qui mettent
En larmes
Jettent...

Un froid
Glacial
Un mal
De toi
Mal
Toi
Pâle joie
L'amour qui dit non
L'amour qui dit non

Fond
Au soleil
De ces pures merveilles
Je t'aime
Tu m'aimes
On s'aime
Et c'est
Merveille

Le coup de foudre (11 chansons sous un arbre)

Notre rencontre, mon amoureuse, fut ambrosiaque
Tel un vol de cigognes dans le ciel bleu surréel
Et plonger mes yeux dans les tiens fut paradisiaque
Tant la caresse de tes mains fut providentielle
Ton simple toucher, mon amour, est aphrodisiaque
Une présent de tous les instants « T » tombés du ciel
Et justement notre présent tend à l'élégiaque
Qui contraste avec nos hiers, le manque était tel...
Mais...

Le coup de foudre
C'est toi, c'est moi
Le feu, la poudre
Quand je te vois

Notre rencontre, mon amoureux, me laissa sur place
Je n'avais pas vraiment saisi lors de la première
Il a fallu toute la fièvre de l'instant qui passe
D'un cœur qui bat fort la chamade tellement il espère
Qu'un tel amour puisse exister et laisser la place
A l'élévation de nos âmes tantôt prisonnières
Pour atteindre l'extase illuminée, la grâce
De deux êtres qui s'aiment, honorent, unis, l'univers
Car...

Le coup de foudre
C'est toi, c'est moi
Le feu, la poudre
Quand je te vois
Le coup de foudre
C'est toi et moi
Le feu, la poudre
Quand je te vois

Les anges du lien (11 chansons sous un arbre)

Il est : un carré de soie blanche vole au printemps
Il est mien
Il est : la colombe dans un noir limite rose des vents
Il est lien

Dans la nuit mon amour quand ton cœur est trop lourd
J'entends battre ta peur comme un compte à rebours
Si seulement je pouvais te serrer contre moi
Mais je t'envoie mon ange pour prendre soin de toi

Elle est : l'aube après la tempête, le bateau revient
Elle est mienne
Elle est : l'espérance, la croix, le dieu créa le lien
Qu'elle revienne

Les amants séparés sauront se retrouver
L'avenir libère les corps enchaînés
Restent les insomnies, le noir des nuits blanches
Où les anges du lien lient deux cœurs qui s'épanchent
Je te vois, je te sens, toi, est-ce que tu m'entends ?
Et le fait d'être ensemble n'est qu'une question de temps
Nous avons le plus beau, cet amour qui nous tient
Tisse entre nos deux corps un invisible lien

Il est : un carré de soie blanche vole au printemps
Il est tien
Il est : la colombe dans un noir limite rose des vents
Il est lien

La lune de la rivière -

Adaptation de Moon River de Mancini/Mercer d'après la version extended de Morrissey

Moon river
Wider than a mile
I'll be crossing in style
Someday

Oh, dreammaker
You heartbreaker
Wherever you're going
I'm going your way

Two drifters
Off to see the world
I'm not so sure the world
Deserves us

We're after
The same rainbow's end
How come it's just around the bend ?
It's always just around the bend ?

Lune, rivière
Plus large qu'un mille
Je te passerai tranquille
Un jour

Faiseuse de songes
Bourreau de mon coeur
Partout où tu vas
Moi, je suis là

Deux paumés
Vont pour voir le monde
Mais c'est pas sûr que le monde
Nous mérite

Nous sommes après
Un même arc-en-ciel
Bizarre, c'est juste après l'orage
C'est toujours juste après l'orage

Moon river
Wider than a mile
I'll be crossing in style
Someday

Oh, dreammaker
You heartbreaker
Wherever you're going
I'm going your way

Two drifters
Off to see the world
I'm not so sure the world
Deserves us

We're after
The same rainbow's end
It's just around the bend...

Comme un prélude (Sur la route d'Orphée)

L'ède :
« D'est en ouest,
Du nord au sud,
Un seul geste,
Une attitude
Qui nous restent
Comme un prélude
A la fin

La musique
D'un magicien,
Le classique
Des grands destins,
Héroïque
Et surhumain,
Le devint

Sur la route,
Orphée
N'a le doute
D'aimer
Il écoute,
Léger,
Son aimée

Un héros,
Au corps parfait,
Au credo :
« Je dis, je fais.
Sans ego,
Je veux la paix,
Les beaux jours... »

Une lyre
Ensorcelée,
Un collyre
Pour la pensée,
Et l'ouïr,
C'est succomber
A l'amour

Sur la route
D'Orphée,
Un amour
Est né
Des vautours,
Des fées
Enchantées

Sur la route,
Orphée
N'a le doute
D'aimer
Il écoute,
Léger,
Son aimée
L'aimer »

Des songes d'éternité – Sonnet à la mer (Sur la route d'Orphée)

Orphée :

« Assis près de la mer, aux allures de plomb
Nous voilà les témoins, ô sylphide adorée !
Serrés l'un contre l'autre, sur le noir rocher
De la colère du Dieu, l'amer Poséïdon

Pour qui donc ce courroux, cet océan de sons
Ces foutres de lumière, ces éclairs de beauté
Quand résonne en nous l'harmonie de l'été
Une symphonie sirène de mon Dieu Apollon ?

Que n'avons-nous rêvé d'aurores boréales
D'une mer indigo, d'une terre natale
Où je t'embrasserais dans les feux de l'amour ?
(Où je t'embrasserai dans les feux de l'amour)

Je suis ton serviteur, ô illustre vestale
Dans les sphères sacrées d'une ère transcendante
(Où « musique »
Est la clef
Des songes d'éternité
Où « musique est la clef
Des songes d'éternité)
Où « musique » est la clef des songes d'éternité

Ô musique...
La clef...
Ô musique ! »

Le chant des sirènes (Sur la route d'Orphée)

Les sirènes :
« *Ouboubouou*
Entends-tu
Le chant des sirènes ? »

L'aède :
« Les sirènes sont les reines de la mer
Elles charment ton âme
De langueur sous-marine
Aucun cœur ne résiste longtemps
Au secret qu'elles inondent »

Les sirènes :
« *Ouboubouou* »

L'aède :
« La beauté de leur chant te frappe d'éternité
Un éden sacré où tout brûle trop pur
Où tout brûle trop pur
Tu rêves en secret d'un amour parfait
Dans les limbes océanes
Quand tu plonges en leurs yeux
Trop ouvert à ces ondes
Ton âme toute entière s'embrase
Et tout brûlant, en feu, tu meurs à la seconde
Le bleu marine immense t'engloutit
Dans ses nappes profondes »

Les sirènes :
« *Ouboubouou* »

L'aède :
« L'océan refoule ton corps, inanimé, sans vie
Sur la plage
Sur la grève
Du rivage »

Les yeux cieus (Sur la route d'Orphée)

Eurydice :
« J'aime Orphée
Aime danser
Dans
Ses yeux
Cieus
Gris-bleu

Il est feu
Feu heureux
Fé-
Erie
Or-
Phée rit

Quand nous nous sommes rencontrés
Les miracles ont commencé
Ce fût d'abord les couleurs
L'amour vu de l'intérieur
Que peint
Mon chéri
Divin ! »

Orphée :
« Eurydice
Catharsis
De
Ma peine
Dieux,
Ma haine !

Aristée,
Sois damné !
Car
Ma belle
Est
Damnée !

Mais quand nous nous reverrons
Les oracles le diront
Rien ne peut nous séparer
Eurydice, mon aimée
Ma vie
Mon amour
Chéri ! »

Presque une enfant... - Rainer Maria Rilke (Sur la route d'Orphée)

Orphée :

« Presque une enfant, et qui sortait
De ce bonheur uni du chant et de la lyre,
Et brillait, claire, dans ses voiles printaniers,
Et se faisait un lit dans mon oreille.
(Et se faisait un lit dans mon oreille)

Elle dormait en moi. Tout était son sommeil.
Les arbres jamais admirés, et ce sensible
Lointain, et le pré un jour senti,
Et tout étonnement qui me prenait moi-même.
(Etonnement qui me prenait moi-même)

Elle dormait le monde. Dieu poète,
Comment la parfis-tu pour qu'elle n'eût désir
D'abord d'être éveillée ? Elle parut, dormit.
(N'eût désir d'abord d'être éveillée ?)

Où est sa mort ? Ah ! ce motif,
L'inventerai-je avant que mon chant se dévore ?
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...
(Une enfant presque...
Avant que mon chant se dévore ?
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...
Une enfant presque...) »

Que le sort, quel qu'il soit... – Victor Hugo (Le duo des poètes – Volet II)

Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande !
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande
Le découragement amer,
Ni le fiel, ni l'ennui des cœurs qui se dénouent,
Ni cette cendre, hélas ! que sur un front pâli,
Dans l'ombre, à petit bruit secouent
Les froides ailes de l'oubli !

Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez entrer en vous, après nos deuils funèbres,
L'aube, fille des nuits, l'amour, fils des douleurs,
Tout ce qui luit dans les ténèbres,
Tout ce qui sourit dans les pleurs !

(Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande !
Que demain soit doux comme hier !
Qu'en vous, ô ma beauté, jamais ne se répande
Le découragement amer.

Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Laissez, laissez brûler pour vous, ô vous que j'aime !
Mes chants dans mon âme allumés !
Vivez pour la nature, et le ciel, et moi-même !
Après avoir souffert, aimez !
Aimez !
Aimez !
Aimez !)

Dancing Barefoot
(Patti Smith, avec adaptation du poème)

She is benediction
She is addicted to thee
She is the root connection
She is connecting with he

Here I go and I don't know why
I fell so ceaselessly
Could it be he's taking over me...

I'm dancing barefoot
Heading for a spin
Some strange music draws me in
Makes me come on like some heroine

She is sublimation
She is the essence of thee
She is concentrating on
He, who is chosen by she

Here I go and I don't know why
I spin so ceaselessly
Could it be he's taking over me...

I'm dancing barefoot
Heading for a spin
Some strange music draws me in
Makes me come on like some heroine

She is re-creation
She, intoxicated by thee
She has the slow sensation that
He is levitating with she...

Here I go and I don't know why
I spin so ceaselessly
'Til I lose my sense of gravity...

I'm dancing barefoot
Heading for a spin
Some strange music draws me in
Makes me come on like some heroine

(oh god I fell for you...)

L'intrigue de nos vies sue dans le noir comme un visage
Le mystère de la naissance, de l'enfance elle-même
Les visites aux tombeaux
Qu'est-ce qui nous appelle ?
Pourquoi doit-on hurler quand on prie ?
Pourquoi la mort ne peut-elle être redéfinie ?
Nous fermons nos yeux, tendons nos bras et tournoyons sur des vitres de verre
Une afixiation, un positionnement en toute chose, la ligne de vie, la branche d'un arbre,
Ses mains à lui, et la promesse qu'elle est bénie entre toutes les femmes

Si je vous promets, je vous rappellerais (La maison de Pablo et de Clara)

-« Pablo ? »
-« Oui ? »
-« C'est Clara »
-« Oh, Clara, c'est pas vrai ? »
-« Si, c'est moi, croyez-moi »
-« Je vous crois, vous, Clara »
-« Bon, si je vous appelle
C'est pour vous remercier
D'abord pour l'aquarelle
Votre si doux courrier
J'aime votre peinture ! »

-« Vrai vous la trouvez belle ? »
-« Je veux vous l'acheter »
-« Vous devez rigoler ? »
-« Non, je suis très sérieuse
Ne soyez pas rebelle
Ne soyez pas rebelle
Votre peinture est belle
Ne soyez pas rebelle »

-« Je ne peux accepter
C'est un cadeau pour vous
J'ai plaisir à donner
Le reste, je m'en fous
C'est comme de la musique... »
-« Justement la musique
Le poème, je l'aime »
-« « Deux poèmes d'amour ? » »
-« Oui, c'est celui-là même
Je l'ai mis en musique »
-« Vous devez rigoler ? »
-« Non, je suis très sérieuse »
-« Bon dieu, c'est magnifique ! »

-« Attendez d'écouter
C'est une toute petite chose... »
-« Clara, la modestie... »
-« Je ne suis pas modeste
Je ne suis pas, vous l'êtes »
-« Vous vous trompez d'image
Vous ne me voyez pas
Je suis tout dégoûtant
Tout rongé de cynisme
Et mon ego, mon dieu
N'est pas que de l'orphisme ! »

-« Je vous vois autrement
Avec bien d'autres yeux
Vous souffrez forcément
J'aimerais vous voir mieux
Je chanterai pour vous
Vous aurez moins de peine »

-« Vous ferez ça pour moi ?
Clara, je n'y crois pas »
-« Si, je vous le promets
Je vous rappellerai
Si je vous le promets,
Je vous rappellerai
Je vous rappellerai... »

Rendez-vous au Louvre (Les naufragés d'hier)

On se donne rendez-vous au Louvre
Il pleut et l'on est heureux
De voir qu'avec l'art le cœur s'ouvre
Au sublime, quelle est donc la croyance
Qui fait que le beau se décline
Est divine, la grâce de la Renaissance
Les nus sont de saintes fragrances
Impudiques que l'on n'ose inhaler
Les senteurs sacrées de l'antique

On revient sur les lieux du crime
Une fois ça n'est pas assez
Pour aimer et atteindre les cimes
De l'ultime, le but de la connaissance
Le créé est l'art de l'incréd
Parfait, qui doute de son existence
Est en manque de journées de vacances
A Florence ou Venise à Paris
C'est l'esprit de céleste jouissance

C'est avec toi que j'ai plaisir
Aux chefs d'œuvre passés
Et modernes, partager, découvrir
Et te dire qu'avec toi mon amour
J'ai envie d'avancer tous les jours
De ma vie, comme le chercheur d'or cherche l'or
Depuis qu'il aime l'or
J'ai envie, de Vénus à Marie
Mon Paris, que nous soyons ici

C'est rare qu'ils me touchent profond (La maison de Pablo et de Clara)

-« C'est fou tout ce que tu reçois
Chaque fois, j'en reste baba
J'en suis presque jaloux »
-« Il n'y a pas de quoi »
-« Que te disent ces admirateurs ?
Cherchent-ils à toucher ton cœur ? »
-« Il me disent que je suis belle
Qu'ils adorent ma voix
Ils apprécient ce que je chante
Ma poésie de déferlante »
-« Ton attitude aussi ? »
-« Mon altitude aussi »
-« Ca doit être vraiment grisant
De faire naître ces sentiments ? »
-« Je ne m'attache pas
Ils veulent bien trop de moi »

Mais moi
Je ne suis pas ce qu'ils croient
Je suis une chanson
C'est rare qu'ils me touchent profond

-« Ces gens, je ne les connais pas
-Quand tous semblent me connaître »
-« C'est perturbant tout ça ? »
-« Mais je ne m'y perds pas
Ils tombent amoureux du paraître
Je suis toujours et eux peut-être
Un aspect, une vision
Dans le fond, une chanson »
-« Ca n'est pas la télévision
Qui produit toutes ces réactions ?
Le succès, la gloire
Le désir, l'espoir »
-« Ce sont plutôt des vibrations
Qui révèlent leurs émotions
Un reflet de moi
Un amour qu'ils ont

Mais moi
Je ne suis pas ce qu'ils croient
Je suis une chanson
C'est rare qu'ils me touchent profond
Car moi
Je ne suis pas ce qu'ils croient
Je suis une chanson
C'est rare qu'ils me touchent profond

Les yeux verts (Les amants de Ferrers)

Mon amour, mon babe
Enfin te voilà bien
Au chaud, en phase à l'aise
Dans le matin divin
Regarde-toi je t'aime
C'est si bon que je crois
Les mages de Bethléhem
Qui se penchent sur toi

Mon étoile et mon rêve
Dans tes yeux je repose
Tranquille et j'ai la fève
De post métamorphose
Moi qui te voit partout
Et prie quand je m'endors
D'être avec toi surtout
Quand ton cœur bat plus fort

Je suis
Je vis
Je suis là
Tu viens ici
Dans mes bras
Je vis ici
Je rêve
Et je m'enfuis avec toi

De grandes illusions
Pour calmer les méninges
Petits airs polissons
Pour le dessous des linges
Je te montre le pont
Complice d'homicide
A force de dire non
L'on devient fratricide

Sauveur, tu m'as ouvert
Des bras pour m'embrasser
Au fond de tes yeux verts
J'ai lu la vérité
Tant pis pour les années
Meurtrissures à t'attendre
C'est à la liberté
Que nous irons nous pendre

Signé Raphaël (Ma toute petite transcendance)

Oh, baby, come soon
Mon bébé, viens vite
Viens dans mon cartoon
Entre mon casting

Oh, baby, don't go
Mon bébé, pars pas
Allons vers le haut
Aimons le très-bas

Mon âme
Viens là
Tout près
De moi
Là
Mon âme
Tout près
De moi
Viens
Là

Oh, baby, call me
Mon bébé, appelle
Appelle-moi chéri
Signé Raphaël

Oh, baby, love me
Aime-moi, bébé
Tu me manques ici
Va t'en t'incarner

Mon âme
Viens là
Tout près
De moi
Là
Mon âme
Tout près
De moi
Viens
Tout près
Tout près
De moi
Viens
Là

Delianges (Les amants de Ferrers)

Observe-les sourire
La douceur de vivre
Et tel un bateau ivre
Ils dérivent tranquilles
Béats, sereins et cois
Tous les sens en émoi
Plus de mots pour le dire
La musique est en toi

Les toiles des uns protestent
Dans d'étranges couleurs
Des ombres manifestes
Aux contours de sel
Les déments, les démons
L'entrechatte des anges
Le paradis c'est bon
Quand c'est toi que je mange

Ah, aime-moi
La lumière est trop vive
Elle et moi

Tandis que dans l'asphalte
Des myriades de fleurs
Aux senteurs écarlates
Envahissent et vous vappent
Soudain s'ouvre la cage
L'expression est naïve
Quand dans le ciel azur
Elle passe l'autre rive

De la mer indigo
L'écume vient lécher
Les roches beige orange
C'est ainsi qu'est l'épouse
Dans les poches internes
De son manuel émoi
La caresse était reine
Et ses visions sagas

Ah, aime-moi
La lumière est trop vive
Elle et moi
Un grand lit défait

Les amants de Ferrers (Les amants de Ferrers)

Je n'ai pu voir la mer
Il y avait trop de brume
Dans mon cœur légère
Je la redessinai

Ses contours, ses allées
La blancheur de l'écume
Le vert de la forêt
Féerique à souhait

Les fleurs et les oiseaux
Nous faisaient un concert
La magie du très haut
Charmaît comme une plume

Et oui je me souviens
De ta présence brune
Tandis que dans le blanc
Deux voiliers s'enfonçaient

Là-bas à l'embouchure
Au-delà de l'estuaire
Le baiser bleu azur
La bouche imaginaire

Je rêvais en secret
A cette couverture
Que tu aurais posée
Sur le grand lit défait
Et nos corps enlacés
Au repos, à la cure
Du plaisir très beau
Que tu m'aurais donnée

Dans la réalité
Où tout de nous perdure
Les fantasmes damnés
D'inviolables secrets

Je vous ai embrassé
Très substantiellement
Et notre vérité
De perverse nature
Sème le désir fort
Dans le cœur un aimant
Et voit la mer du nord
Emporter les amants

L'aube - Patrice de La Tour du Pin (Le duo des poètes –Volet I)

Tous feux éteints, ailes au corps
L'âme déçue et solitaire,
Courir par les grandes artères
Bouleversé jusqu'à la mort.

Croiser les êtres qui reviennent
Et vous fascinent de leurs feux,
Dansent dans l'ombre, tout joyeux
De la honte qui les ramène.

Ils frissonnent encor ; la flamme
De leurs yeux tremble entre leurs cils ;
Ces lâches revenants ont-ils
Poussé jusqu'au grand froid de l'âme ?

Jusqu'à ce lac stérile, immense,
Battu du feu des projecteurs,
Et qui vous enseigne l'absence
Et l'oubli des consolateurs ?

Mais les phares peuvent fouiller les vallées creuses,
Les sirènes crier de peur dans les tournants,
Et les arbres surgir en tempêtes lumineuses,
Rien ne m'empêchera de marcher plus avant.
Rien ne m'empêchera de marcher plus avant.

Traqué par un mal solitaire,
L'assouvissement de l'ennui,
Je m'enfoncerai dans la nuit
Jusqu'à la pente du mystère,

Jusqu'à ce lac stérile et froid,
Battu par la lueur des phares
Où les revenants sont plus rares
Parce qu'ils sont pareils à moi.

Le voici, le lac des corbeaux :
Il est désert et calme et lisse ;
D'autres que moi peut-être glissent
En même temps dans son tombeau.

Il s'en est fallu d'un sourire
Que je ne crie aux tentateurs
De m'entraîner aux profondeurs
Noyer l'ennui qui me déchire.

Qu'ils soient de l'ombre ou de la chair
Ou bien du monde, que m'importe ?
Puisque les amitiés sont mortes
Dans quel ineffable désert...

Mais entre les flaques de gel,
Je vis paraître une anémone
Si transparente que personne
N'avait entendu son appel,

Son appel tout fait de lumière
Comme dans les yeux féminins
L'étoile d'orient lointain
Si caressante et douce et chère...

Alors lâchement nous sommes revenus à l'aube,
Tous feux dehors, pavillon haut,
Avec des anémones d'hiver
Cueillies par brassées près du lac,
Avec des anémones dans tes cheveux
Qui jetaient au soleil d'avril
Une bouffée de senteur matinale
Epuisée en toi seule, ma chère
Ame, ma floraison nouvelle,
Avec des anémones dans ton sourire
Qui palpitent quand tu respires
Et que j'étreins ta si douce chair de femme
Lumineuse et caressée tout le printemps...
(Lumineuse et caressée tout le printemps...
Lumineuse et caressée tout le printemps...
Caressée tout le printemps...)

Rien ne me sert de torturer
Celui que je nommais naguère
Ami de cœur et de lumière :
Rien ne me sert de soupirer.

Je ne saurais que son silence,
Car même à mon cœur amical,
Il ne fera l'aveu brutal
Et rauque de son impuissance.

Un grand lit défait (Chansons pour Isabelle)

Dans la nuit j'écoutais
La chanson d'un ami
Pourquoi t'es pas là
Pourquoi t'es pas là
J'étais seule et déçue
Je me sentais trahie
Le moral à plat
Tu n'étais pas là

Je t'entendais dire
Ca, c'est le blues
C'est bleu, c'est vrai
C'est noir, c'est rouge
Un grand lit défait
Un grand lit défait

Je me suis mise à nue
L'espoir anéanti
Les larmes coulaient
Des larmes mouillées
Comme un ange déchu
Je me suis mise au lit
Mais ça continuait
Les larmes salées

Je t'entendais dire
Ca, c'est le blues
C'est bleu, c'est vrai
C'est noir et rouge
Un grand lit défait
Un grand lit défait

Pour l'amour de sa vie (Les amants de Ferrers)

- « Inutile d'y penser
Elle ne t'appellera pas
Tu n'as fait que rêver
Son cœur n'y était pas
Tu te retrouves seul
Paumé, désenchanté
Avec tes rêves en deuil
Qu'il faut abandonner »

- « Oui, mais vous comprenez
C'est comme une idée fixe
Un ange vérité
Tombé pour que j'existe
J'ai voulu conjuguer
La matière et l'esprit
En une seule entité
Qui m'aimerait ici »

- « Inutile d'y compter
Ca n'arrivera pas
Oui, cette fois tu l'aimais
Mais elle ne t'aimait pas
Et tu dois te défaire
De toutes tes illusions
Demain prendre la mer
Y jeter ta passion »

- « Vous ne comprenez pas
Mais c'est la vérité
C'est elle que j'attend
Je n'ai rien inventé
Des signes, j'en ai vus
Je ne me trompe pas
Un amour défendu
Non, moi je n'y crois pas »

-« Inutile d'y penser
Ca ne changerait rien
A toi de retrouver
Comment te rendre bien
Ca n'est pas te mentir
Ca c'est n'importe quoi
Comme de s'autodétruire
Quel manque de foi »

-« Justement ma croyance
Fait que moi je l'attends
C'est un état de transe
Je donnerai mon sang
Pour cette délivrance
Si proche de l'ivresse
Quant au cœur du roman
Se pose la déesse »

- « Inutile de tomber
Au fond du précipice
Tu t'es laissé tenter
Et t'es trompé de piste
Mais ça n'est pas si grave
Tu dois te pardonner
Faut-il que l'on en bave
Pour apprendre à aimer »

-« Une bouteille à la mer
Ma tête sur son épaule
Au fond je désespère
C'est pire que d'être en taule
Tout ce sang que je perds
Je suis anéanti
Mais qui n'a pas souffert
Pour l'amour de sa vie »

Chanson de la plus haute tour - Arthur Rimbaud (Le duo des poètes – Volet I)

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent
(Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent)

Je me suis dit : laisse,
Et qu'on ne me voie :
(Je me suis dit : laisse,
Et qu'on ne me voie :)
Et sans la promesse
De plus hautes joies.
Que rien ne t'arrête,
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie ;
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.
(Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.)

Ainsi la Prairie
A l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraies
Au bourdon farouche
De cent sales mouches.

Ah ! Mille veuves
De la si pauvre âme
(Ah ! Mille veuves
De la si pauvre âme)
Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame !
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
(Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?)

Oisive jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.
(Ah ! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.)

Bannières de mai - Arthur Rimbaud (Le duo des poètes – Volet I)

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent parmi les groseilles.
Que notre sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange.
L'azur et l'onde communient.
Je sors. Si un rayon me blesse
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie
C'est trop simple. Fi de mes peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup, ô Nature,
_ Ah moins seul et moins nul _ je meure.
Au lieu que les Bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.
A toi, Nature, je me rends ;
Et ma faim et toute ma soif.
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne ;
C'est rire aux parents, qu'au soleil,
Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.
(Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.
Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.
Mais moi je ne veux rire à rien
Rire à rien
Rire à rien
Rire à rien
Rien à rien
Et libre soit
Et libre soit
Et libre soit
Libre sois)

L'effet, la cause (Sur la route d'Orphée)

Orphée :

« Aurore, aux doigts de rose
Au bras d'Aurore
Aux rouges roses
Plus fort ! les overdoses,
Les sémaphores...
L'effet, la cause »

Eurydice :

« Qu'as-tu fait ? »

Orphée :

L'erreur n'est point en cause
La métaphore
Métamorphose
L'aurore, en vain la prose,
Musique en or
Qui rend tout chose »

Eurydice :

« Qu'as-tu fait ? »

Or-phée ! (Sur la route d'Orphée)

Eurydice :

« Pour quand tu viendras
J'aurais mis des fleurs à mes yeux
Dans les tons sépias
Noué tes rêves à mes cheveux
Pour quand tu viendras
J'aurais jeté l'encre dans le bleu
Le cyan, le sépia
L'océan de vie à trépas

Alors,
Houle-moi encore
Je tempête et dors
Couvre-moi d'aurores
Sur ma tête l'or
Or-phée !

Viendra me chercher
Dans les enfers de l'oubli
Vient me délivrer
Et me jouera le paradis

Alors,
Brûle-moi le corps
Je m'arrête au bord
Ouvre-moi encore
Tu me jettes un sort
Or-phée !

Pour quand tu viendras
Le cyan, le sépia
Pour quand tu viendras... »

Tu es oiseau (11 chansons sous un arbre)

Un violoncelle
Des mots qui s'envolent sur un piano
Nacelle
En haut, en haut, en haut
Comme l'oiseau
Révèle
Le beau rebelle divin concerto
Appelle
Ma voix, ma voix, ma voix, ma voix
Ma foi

Où es-tu là ?
Entends-tu ça ?
Je t'aime
Malgré moi
Manifeste-toi
Crois-tu
En
Moi ?

Tu es oiseau
Je suis en bas
Tu es en haut
Je ne suis pas
Avec
Toi

Un violoncelle
Des mots qui s'envolent sur un piano
Nacelle
En haut, en haut, en haut
Comme l'oiseau

Toi qui
Révèle
Le beau rebelle divin concerto
Attelle
Ma voix, ma voix, ma voix, ma voix
Ma foi

Ohé... t'aimer (11 chansons sous un arbre)

Je te vois avec
Les yeux de l'amour
Les plis, les fossettes
Sont de la lumière
Les amours aimés
Toute une vie entière
Je veux la passer
A te regarder

Le temps, la minute
Ne nous importe guère
Nous sommes par-delà,
Dans une bien autre sphère
Et nos yeux qui voient
N'ont plus d'illusions
Derrière le voile,
La pure émotion

Ohé...
Ohé
T'aimer
Ohé

Ca valait la peine
De désespérer
De rejouer la scène
Des êtres moitiés
Dès que je t'ai vu
T'avancer dans le noir
J'ai senti mon âme
S'élever dans le soir

Ohé...
Ohé
T'aimer
Ohé

Chœurs :
Chéri, tu es là
Enfin je vois
Plus qu'une aura
Je t'aime

Souris, je suis là
Enfin tu vois
Plus qu'une aura
Tu m'aimes

Ohé
S'aimer, c'est
Ohé
S'é-ter-ni-ser
Ohé !
Ohé !